

jon

mcgregor

réservoir 13

RÉSERVOIR 13

Au milieu de l'hiver, au début de ce siècle, une adolescente en vacances dans un village au cœur de l'Angleterre disparaît. Les villageois participent à sa recherche. Tandis qu'ils sillonnent les landes, la police érige des barrages routiers, des journalistes se rendent dans ce village habituellement calme.

Il y a beaucoup à faire : des vaches à traire, des clôtures à réparer, des pierres à tailler, des pintes à servir, des lits à faire, des sermons à écrire, une pièce de théâtre à répéter.

Au fil des saisons, il y a ceux qui quittent le village et ceux qui y reviennent ; ceux qui se retrouvent ou se séparent. Il y a des naissances, des morts ; des secrets gardés et dévoilés ; des emplois créés et perdus ; des petites bontés et des trahisons imprévues. Des chauves-souris sont suspendues aux gouttières de l'église, des hérons montent la garde dans la rivière ; les champs affluent dans l'aubépine ; blaireaux et renards rôdent au fond des bois.

Réservoir 13 est le récit mesuré de détails et d'émotions pendant les treize années suivant le drame, dans un village en harmonie avec les saisons et la nature qui l'entoure.

RÉSERVOIR 13

du même auteur
chez Christian Bourgois éditeur

CE QUI EST ARRIVÉ À M. DAVISON

MÊME LES CHIENS

du même auteur
en numérique

CE QUI EST ARRIVÉ À M. DAVISON

JON MCGREGOR

RÉSERVOIR 13

Traduit de l'anglais
par Christine LAFERRIÈRE

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◇

Titre original :
Reservoir 13

© Jon McGregor, 2017
All rights reserved
© Christian Bourgois éditeur, 2019
pour la traduction française
ISBN 978-2-267-03116-4

*La rivière coule.
Le merle doit voler.*

Wallace Stevens¹

i. m.

Alistair McGregor
1945-2015

1. «Treize façons de regarder un merle», in *Harmonium*, édité et traduit par Claire Malroux, Paris, La Différence, 2002, p. 231. (Toutes les notes en bas de page sont de la traductrice.)

1

Ils se sont rassemblés au parking durant l'heure précédant l'aurore et ils ont attendu qu'on leur dise quoi faire. Il faisait froid et il y avait peu de conversation. Il y avait des questions que l'on ne posait pas. La disparue s'appelait Rebecca Shaw. La dernière fois qu'on l'avait vue, elle portait un haut blanc à capuche. Une brume planait bas au-dessus de la lande et le sol était durci par le gel. Ils ont reçu des instructions et ensuite, ils sont partis ; leurs bottes crissaient sur le sol durci et leurs traces s'estompaient derrière eux tandis que la bruyère se redressait pour reprendre sa forme. Elle mesurait un mètre cinquante-deux et avait les cheveux blond foncé. Elle avait disparu depuis plusieurs heures. Ils gardaient les yeux baissés, ils ne parlaient pas, ils se demandaient ce qu'ils pourraient trouver. On entendait seulement des pas, des chiens qui aboyaient le long de la route et, faiblement, un hélicoptère du côté des réservoirs. L'hélicoptère était resté dehors toute la nuit et n'avait rien trouvé, son phare avait balayé la bruyère et des ruisseaux bruns qui enflaient. Les moutons de Jackson avaient pris peur,

ils s'étaient dispersés par un portail brisé et Jackson avait veillé jusqu'à une heure indue pour les ramener. Les équipes de secours en montagne, les équipes de spéléologues et la police n'avaient rien trouvé, et, à minuit, on avait lancé une recherche. Il n'avait pas fallu grand-chose pour mobiliser les volontaires. La moitié du village était déjà dehors et parlait de ce qui avait pu arriver. Ce n'était pas une période de l'année où monter sur la colline, disait-on. Certains de ceux qui viennent par ici ne savent pas à quel point le changement de temps peut être brusque. À quel point la nuit tombe vite. Certains n'ont pas l'air de savoir qu'il y a des endroits où le téléphone portable ne marche pas. La famille de la fille était venue pour le nouvel an et logeait dans une des granges aménagées chez les Hunter. Au crépuscule, elle avait accouru au village en hurlant. C'était une nuit bien froide pour aller sur la colline. Elle ne fait probablement que se cacher, disaient les gens. Elle doit être au fond d'un ravin. S'être tordu la cheville. Elle doit avoir l'intention de flanquer la frousse à ses parents. On disait beaucoup de choses comme ça. Les gens voulaient seulement ouvrir la bouche et parler, ils ne faisaient pas très attention à ce qu'il en sortait. Vers le point du jour, la brume s'était dissipée. Du sommet de la lande, quand ils se tournaient, les gens voyaient le village : la hêtraie et le jardin communal, le clocher de l'église et le terrain de cricket, la rivière, la carrière et la cimenterie au bord de la grand-route qui menait à la ville. Il y avait beaucoup de terrain à couvrir, donc de nombreux endroits où la fille pouvait être. Ils ont avancé. Il y avait de temps à autre un éclair de lumière provenant de la circulation sur l'autoroute, tout juste visible à

l'horizon. Les réservoirs étaient d'un gris métallique terne. Une épaisse bande de pluie arrivait. Le sol était maintenant plus mou, l'eau brune huileuse montait autour des bottes. Un hélicoptère chargé d'un reportage volait à faible altitude au-dessus de la file de volontaires. On avait bien du mal à ne pas lever les yeux et agiter la main. Plus tard, la police a tenu une conférence de presse au Gladstone, mais elle n'avait rien à annoncer hormis ce que l'on savait déjà. La disparue s'appelait Rebecca Shaw. Elle avait treize ans. La dernière fois qu'on l'avait vue, elle portait un haut blanc à capuche avec un gilet matelassé bleu marine, un jean noir et des chaussures en toile. Elle mesurait un mètre cinquante-deux et avait les cheveux blond foncé, raides, qui lui arrivaient aux épaules. La population était instamment priée de contacter la police si elle apercevait qui que ce soit correspondant à ce signalement. Les recherches reprendraient quand les conditions météorologiques le permettraient. Le soir, au-dessus de la place, il y avait la lueur de projecteurs de télévision, de la fumée qui s'élevaient de groupes électrogènes et de hautes voix en provenance de la cour derrière le pub. Des doutes commençaient à émerger.

À minuit, lors du changement d'année, il y a eu des feux d'artifice à s'élever des villes sises au-delà de la vallée, mais ils étaient trop loin pour que le bruit porte et personne n'est sorti regarder. Le bal de la salle des fêtes a été annulé et le Gladstone avait beau être plein, l'humeur n'était pas aux réjouissances. Tony a fermé le bar à la demie et tout le monde est rentré chez soi. Seuls les policiers sont restés dans les rues,

rassemblés autour de leurs camionnettes ou repartis dans les collines. Le lendemain matin, la pluie s'est mise une fois de plus à tomber. De l'eau s'écoulait à toute vitesse des lits de tourbe enflés, traversait les ravins et dégringolait sur les chemins en escalier qui partaient du bord de la lande. La rivière s'épaississait de limon provenant des collines et s'étalait en panache contre les barrages. Sur la lande, des drapeaux marquaient les endroits où les parents disaient avoir marché. Ces drapeaux s'enroulaient et se brisaient au vent. Au centre d'accueil des visiteurs, des camions de télévision ont rempli le parking et des journalistes ont commencé à se rassembler. Dans la salle des fêtes, on a mis des tasses et soucoupes vertes sur les tables à tréteaux, les fontaines d'eau chaude montaient à ébullition et l'odeur des flèches de lard s'échappait au dehors sous la pluie. Chez les Hunter, des voix ont retenti dans la grange aménagée où logeaient les parents, suffisamment fort pour que le policier à l'extérieur les entende. Jess Hunter est arrivée de la maison principale avec un mug de thé. Un hélicoptère venant des réservoirs s'est lentement incliné le long de la rivière, puis il a survolé le barrage, la carrière et les bois. Les plongeurs exploraient de nouveau la rivière. Un groupe de journalistes attendait de prendre des photos, debout derrière un cordon de sécurité mis en place près du pont pour chevaux de bât, leurs appareils braqués vers l'étendue d'eau déserte, leur souffle se rassemblant en un nuage au-dessus de leurs têtes. Dans le champ situé plus bas, deux des fils Jackson étaient à genoux auprès d'une brebis qui avait fait une chute. On a entendu claquer des obturateurs d'appareils photos au moment où est apparu le premier

plongeur ; sa tête encagoulée, lisse et lente dans l'eau. Un deuxième plongeur a pris le tournant, puis un troisième. Ils se sont baissés tour à tour sous l'arche du pont et ensuite, ils étaient hors de vue. Les équipes de photographes ont arraché leurs appareils des tripodes et commencé à tout remballer. L'un des fils Jackson a traversé le champ en cahotant sur une moto à quatre roues et dit aux journalistes de partir. La rivière coulait, déserte et vive. On a fermé la cimenterie pour permettre une fouille. En une semaine, les premiers perce-neige sont apparus le long des bas-côtés au-delà du terrain de cricket, alors que l'hiver semblait encore avoir du chemin à faire. À l'école, dans leur salle, les institutrices restaient en manteau et attendaient. Tout ce qui pouvait être dit semblait la chose à ne pas dire. Les tuyaux du chauffage ont fait un bruit métallique auquel la plupart d'entre elles étaient habituées et l'atmosphère de la pièce s'est détendue. Mlle Dale a demandé à Mme ou Mlle French si sa mère allait un peu mieux, et Mme ou Mlle French a souligné toutes les façons dont ce n'était pas le cas. Il y a eu un nouveau silence dans la pièce, ainsi que les tapotements du radiateur. Mme Simpson est entrée et les a remerciées d'être venues de bonne heure. Elles ont toutes répondu que bien sûr, ce n'était pas un problème. Vu les circonstances. Mme Simpson a dit que le plan consistait à poursuivre les leçons comme d'habitude, mais à être prêtes à parler de la situation si les enfants posaient des questions. Ce qui paraissait probable. On a frappé à la porte et Jones, le concierge, est entré pour dire que le chauffage ne tarderait pas à fonctionner. Mme Simpson lui a demandé de s'assurer que la cour était sablée. Il lui a lancé un regard suggérant

qu'il était inutile de demander. Quand on a amené les enfants à l'école, Mme Simpson s'est mise à l'entrée pour les accueillir. Une fois les enfants à l'intérieur, les parents se sont attardés et ont regardé fermer les portes. On aurait dit que certains pouvaient rester là toute la journée. À l'arrêt du car, les enfants plus âgés attendaient le véhicule qui desservait l'établissement secondaire de la ville. Ils étaient adolescents, à présent. C'était le jour de la rentrée, mais ils ne disaient pas grand-chose. Il faisait froid et ils avaient la capuche étroitement rabattue sur la tête. Toute la journée, on leur poserait des questions sur la disparue, comme s'ils en savaient plus que ce qu'ils avaient entendu aux informations. Lynsey Smith a dit que Mme ou Mlle Bowman leur demanderait à coup sûr s'ils avaient besoin de discuter. Ses doigts dessinaient des guillemets autour du mot « discuter ». Deepak a dit qu'au moins, ce serait une façon d'échapper au français. Sophie a détourné les yeux et vu Andrew qui attendait à l'autre arrêt avec Irene, sa mère. Il avait leur âge, mais il fréquentait une école spécialisée. Leur car s'est arrêté et James a conseillé à Liam de ne pas inventer de conneries sur Becky Shaw. Il a neigé et la neige s'est installée en une couche épaisse. On a célébré un office à l'église. Jane Hughes, le prêtre, a demandé à la police de tenir les médias à l'écart. Elle a dit que n'importe qui était le bienvenu pour y assister, mais qu'elle ne voulait pas de photos ni d'enregistrements, pas de carnets qu'on agitait dans les airs. Elle ne voulait pas qu'on donne en spectacle une communauté prise dans les affres de la prière. Les marguilliers ont sorti des chaises en plus, mais il restait encore des gens à se tenir sur les bas-côtés

de la nef. Les hommes qui n'avaient pas l'habitude de se trouver dans une église étaient debout, le chapeau plié entre les mains, appuyés contre l'extrémité des bancs. Certains croisaient les bras, l'air d'attendre quelque chose. Les fidèles leur ont proposé des livres de prières ouverts à la bonne page. Jane Hughes a dit qu'elle espérait que personne n'était venu chercher des réponses. Elle a dit qu'elle espérait que personne ne demandait de réconfort. Il n'y a pas de réconfort dans la situation dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui, a-t-elle dit. Il n'y a pas de réconfort pour les parents de cette fille ni pour les membres de la famille qui ont fait le trajet jusqu'au village afin de les soutenir. Pas de réconfort pour les policiers qui ont été impliqués dans les recherches. Nous pouvons seulement croire que nous pourrions rencontrer Dieu parmi nous en ces temps difficiles. Seulement demander à ne pas nous laisser envahir par un chagrin auquel il ne nous revient pas de nous abandonner, mais plutôt à être élevés par la foi et mis à même d'aider cette famille qui souffre, de toutes les façons dont nous sommes appelés à le faire. Elle s'est interrompue, puis elle a fermé les yeux. Elle a tendu les mains dans un geste dont elle espérait qu'il pouvait ressembler à une prière. Les hommes qui croisaient les bras les ont gardés croisés. Le marguillier a sonné trois fois la cloche et le son a porté à travers le matin qui s'éclairait, puis le long de la vallée jusqu'à l'ancienne carrière. À la fin du mois, le soleil est apparu et les champs se sont ramollis. L'air statique a tremblé au bruit de la lourde chute de la neige qui fondait sur les toits. Il y avait des rumeurs et seulement des

rumeurs sur l'endroit où les parents pouvaient bien être, à présent. Ils étaient fous d'angoisse, disait-on.

En février, la police a organisé une reconstitution des événements et fait venir des acteurs de Manchester. Il n'y avait eu aucune piste et elle voulait lancer un nouvel appel. On a autorisé la presse à aller chez les Hunter, en lui donnant des instructions sur quoi filmer. Le jour était clair et bordé de gel. L'attachée de presse a demandé le silence. La porte de la grange aménagée s'est ouverte et un couple d'un peu plus de quarante ans est apparu, suivi d'une fille de treize ans. La femme était mince, avec des cheveux blonds coupés très court autour des oreilles. Elle portait un imperméable bleu foncé et un jean noir moulant rentré dans des bottes à mi-mollet. L'homme était grand et anguleux, avec des cheveux bruns très drus et une paire de lunettes à monture noire. Il portait un anorak gris anthracite, un pantalon de randonnée et des chaussures noires. La fille paraissait grande pour ses treize ans, avec des cheveux blond foncé qui lui arrivaient aux épaules et une mine agacée bien rendue. Elle portait un jean noir, un haut blanc à capuche, un gilet matelassé bleu marine et des chaussures en toile. Tous les trois sont montés dans une voiture couleur argent qui était garée devant la grange aménagée, puis ils ont lentement suivi la route. Les photographes couraient sur le côté. Au centre d'accueil des visiteurs, les acteurs ont attendu que les photographes se mettent en place pour descendre de voiture et partir vers la lande. La fille traînait à l'arrière ; par trois fois, les acteurs qui jouaient ses parents se sont retournés pour lui crier de se dépêcher de les

rejoindre, et par trois fois, la fille a réagi en donnant un coup de pied dans le sol et en ralentissant un peu plus. Les deux acteurs adultes se sont pris par la main et ont marché à l'avant, et la fille a pressé le pas. Cette séquence trouvait sa source dans des interrogatoires de police, confirmerait-on par la suite. Les deux adultes ont continué à marcher jusqu'à ce qu'ils aient franchi la première côte et soient hors de vue; quelques instants plus tard, la fille était hors de vue également. Les appareils ont photographié l'air vide. L'attachée de presse a remercié tout le monde d'être venu. Les trois acteurs ont redescendu la colline. Le travail a repris à la cimenterie, et les routes étaient argentées par la poussière. Les trains de marchandises sont arrivés en manœuvrant par la colline et dans le long virage entre les arbres. Une pâle lumière s'est lentement déplacée sur la lande; elle s'est accrochée dans les ravins et fossés inondés, puis aiguisée jusqu'à ce que les nuages se referment dans le ciel. Au crépuscule, sur la berge, du côté du barrage, un héron s'est arrêté pour regarder l'eau. Un lent brouillard est descendu des collines pendant la nuit. À quatre heures du matin, Les Thompson était levé et il faisait traverser la cour à ses vaches pour la traite. Plus tard dans la journée, on a vu Jane Hughes se rendre en voiture chez les Hunter. Elle est restée une heure à l'intérieur avec les parents de la disparue et elle n'a parlé à personne en sortant.

L'enquête se poursuivait. Vers la fin mars, le temps s'était réchauffé et les parents étaient toujours chez les Hunter. Il n'y avait aucune nouvelle. Jane Hughes est retournée les voir un matin et, en passant devant chez les Jackson, elle a vu Jackson et ses fils devant la

bergerie d'agnelage. Ils avaient l'allure d'hommes qui ont travaillé dur mais ne voient nul besoin de l'admettre. Ils tenaient des mugs de thé et des cigarettes. L'odeur de cuisson du petit-déjeuner s'échappait de l'intérieur de la maison. C'est seulement quand ils ont vu les premiers enfants sur le chemin de l'école que Will Jackson s'est rappelé qu'il devait passer chez la mère de son fils, pour chercher le petit et l'emmener à l'école. La camionnette ne voulait pas démarrer, donc il a pris la moto à quatre roues, et il savait avant d'arriver que la mère du petit ne serait pas contente de ça : que ce serait pour elle une chose de plus à retenir contre lui. Quand ils sont retournés à l'école, les grilles étaient fermées et Will a dû appeler Jones pour qu'il sorte de la chaufferie et les laisse entrer. Il a emmené le garçon jusqu'à sa classe. Mlle Carter a accepté ses excuses, elle a installé l'enfant et demandé à Will s'il ne pouvait pas envisager une visite de la classe au moment de l'agnelage. Il lui a dit qu'ils avaient déjà commencé l'agnelage et elle a eu l'air surpris. Elle lui a demandé s'ils n'avaient pas d'autres d'agneaux à venir et il a répondu que si elle voulait organiser une sortie scolaire, il faudrait qu'elle mette quelque chose par écrit à son père. C'était le maximum qu'elle l'entendait dire en plusieurs semaines. Quand Will est revenu dans la cour, ses frères étaient tous à l'intérieur de la bergerie. Ils avaient perdu une brebis pendant son absence. Le conseil municipal s'est réuni. Brian Fletcher avait du mal à maintenir l'assemblée concentrée sur l'ordre du jour et, pour finir, il a dû admettre qu'il était difficile de prêter attention aux problèmes de stationnement à une période comme celle-là. La réunion a été ajournée. La police a tenu

une conférence de presse dans la salle de réception du Gladstone et annoncé qu'elle voulait retrouver le conducteur d'une camionnette LDV Pilot rouge. Les journalistes ont demandé si ce conducteur était considéré comme suspect et l'inspecteur chargé de l'affaire a répondu qu'on n'excluait aucune hypothèse. Les parents de la fille étaient assis à côté de l'inspecteur, sans rien dire. L'après-midi, le vent était violent et les nuages ont filé à l'est. Un merle a survolé en piqué le jardin de M. Wilson, le bec plein d'herbe morte pour se construire un nid. Il y avait des collemboles sous les hêtres derrière le Clos, qui se nourrissaient de fragments de feuilles mortes. La nuit, de la colline, on voyait les lumières sur l'autoroute, le rouge et le blanc qui passaient l'un devant l'autre, et les nuages qui filaient dans le ciel. On avait cherché la disparue. On l'avait cherchée absolument partout. On l'avait cherchée dans les orties qui poussaient autour du chêne mort dans la cour de Thompson. On avait soulevé des dalles et des couches de contreplaqué avant de s'éloigner derrière des portails. On l'avait cherchée chez les Hunter, à l'arrière des granges aménagées, dans les abris de voiture, les bûchers et les ateliers, dans les espaces boisés, dans les serres et les jardins clos par un mur. On l'avait cherchée à la cimenterie, en traversant non sans malaise les immenses bâtiments, les gens fouinant vaguement derrière des palettes et des chariots élévateurs, puis dans tout le local du personnel et toute la cantine, les mains et le visage brillant de poussière blanche quand ils ont poursuivi leur chemin sur la route tels des fantômes. La nuit, on rêvait de l'endroit où elle avait pu partir. On rêvait qu'elle descendait de la lande, les vêtements trempés

et la peau presque bleue. On rêvait qu'on était le premier à parvenir jusqu'à elle avec une couverture et qu'on la ramenait chez elle en toute sécurité.

Vers avril, quand on a aperçu les premières hirondelles, les randonneurs étaient de retour sur les collines. Au parking, tandis qu'ils soulevaient leurs sacs à dos, on les entendait spéculer au sujet de la fille. La direction qu'elle avait pu prendre, la distance qu'elle avait pu parcourir. Au nord, elle avait dû se retrouver de l'autre côté de l'autoroute vers la tombée de la nuit. À l'est, les réservoirs avaient dû lui barrer le passage. À l'ouest, elle avait dû parvenir aux limites, où la bruyère et le sol se désagrégeaient dans l'air et où le grès dur s'éboulait de la colline. Les intempéries qu'elle avait dû traverser. Et dans des chaussures pareilles. Il y avait tellement d'endroits où faire une chute. Comment se faisait-il qu'on ne l'avait pas retrouvée, tout de même, à mesure que les jours rallongeaient, que le soleil pénétrait toujours plus loin dans la vallée et que, sous les frênes, les premières nouvelles fougères se déroulaient en sortant du sol noir et froid. Le soir, on montrait les mêmes images aux informations : un cliché aérien de l'équipe de recherche répartie en une file sur la lande, les plongeurs qui évoluaient dans l'eau, les parents de la fille qu'on éloignait en voiture, la photographie de la fille. Sur cette photographie, sa tenue correspondait au signalement de ce qu'elle portait et elle détournait à moitié le visage. Ça lui donnait l'air de vouloir être ailleurs, d'après les gens. La mère de la fille a de nouveau reçu la visite d'inspecteurs de police. Parfois, ils avaient de nouvelles questions. À l'école, avant l'arrivée des enfants, Mlle Carter a rempli d'eau